

En effet, le shérif de Cottonwood Springs, Frank Patch, n'est pas accusé par les habitants de trop de faiblesse — souvent coupable — à l'égard de bandits et d'aventuriers, héros ténébreux de westerns habituels. Il est accusé, au contraire, d'être un homme de tradition et d'ordre, adversaire des trafics projetés par certains de ses concitoyens, à la tête de la municipalité. On veut l'obliger à démissionner, ce qu'il refuse obstinément. Il ne reste qu'à l'abattre, à quoi on parviendra, après avoir cherché à le déconsidérer et à le mettre en accusation.

Ce western singulier est traité sur un rythme volontairement lent et tendu, où les approches d'un sinistre règlement de comptes nous tiennent aisément en haleine.

UN COIN TRANQUILLE À LA CAMPAGNE

— S'agit-il encore de violence dans *Un coin tranquille à la campagne*, du réalisateur italien Elio Petri? C'est peut-être par cette sorte de cruauté mentale qui lui est propre, le plus violent des quatre films que nous analysons aujourd'hui.

Un jeune peintre non figuratif, dont la cote est habilement manipulée par le marchand qui le tient sous contrat, épuisé par le travail, sent le besoin d'un repos loin des expositions, des journalistes, des admiratrices excessives, des photographes. Entre le marchand et lui, une intermédiaire : sa maîtresse, une ravissante créature, amante dévorante et sorte de mère attentive, qui le

fait travailler sans relâche pour son bien... et sans doute pour les commissions qu'elle touche du marchand de tableaux. Personnage irrésistible et redoutable, interprété avec fougue par la belle Vanessa Redgrave.

Cependant, on reconnaît que le peintre (rôle admirablement tenu par Franco Nero) a besoin de repos. Au cours d'une promenade à la campagne, celui-ci aperçoit derrière une haute muraille, derrière une grille rouillée fermée par un cadenas, une grande et belle villa, paraissant abandonnée. Frappé d'un appel mystérieux, c'est là que le jeune homme veut s'installer pour travailler. On lui passa son caprice et on loue la maison.

Ce qui survient alors touche au cauchemar. La maison paraît hantée par le fantôme d'une jeune fille qui y a vécu avant d'être tuée au cours de la guerre, dans un bombardement de l'aviation ennemie. Obsédé par une présence impalpable et torturante, le peintre se livre au village proche à une enquête sur la personnalité de la jeune fille disparue, et apprend que celle-ci était une névrosée, proie d'un érotisme jamais assouvi. Possédé par ce souvenir, le peintre sombre dans une folie furieuse, après avoir tenté de tuer sa maîtresse.

Film étrange et envoûtant, film traversé de fulgurances érotiques, dont on subit le charme violent et ténébreux, certainement un des films les plus curieux de la saison, où éclate à chaque image — et chez chaque interprète — un talent que sans réserve il est juste de louer

JACQUES NELS

LES ARTS, par GÉRALD GASSIOT-TALABOT

LA VI^e BIENNALE DE PARIS

Les biennales se suivent et ne se ressemblent pas. Heureusement! Et pourtant le fonctionnement en est toujours le même; un petit nombre d'individus, commissaires, sélectionneurs, membres de jury, décident tous les deux ans de la physionomie de l'art international. Le plus curieux, c'est que, sans s'être donné le mot, ils parviennent à faire converger certains de leurs choix de sorte qu'une idée clé sert, le temps d'une rencontre, de dénominateur commun: l'abstraction expressionniste en 1959, les travaux architectoniques en 1961, le Pop

en 1965 (avec la salle anglaise), le cinématisme (avec l'appoint de « Lumière et mouvement ») en 1967. Les feux et les chromes, les facéties du gadget roi d'il y a deux ans restent encore dans la rétine lorsque l'on parcourt la VI^e biennale. Art pauvre, minimal et contestation sont les idées forces de cette rencontre, mais si les structures froides règnent sur les sous-sols des deux musées d'art moderne — le municipal et le national — où se trouve cantonnée la manifestation, en raison des travaux de restauration effectués aux étages, la contestation, elle, hésite à se trouver un lieu:

boire au verso